



Colette Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*

Paris, PUF, 2009, 246 p.

Karima Lazali

DANS **CHE VUOI?** 2010/1 N° 33 , PAGES 155 À 159

ÉDITIONS **L'HARMATTAN**

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296121737

DOI 10.3917/chev.033.0155

Date de mise en ligne : 25/09/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2010-1-page-155?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Colette Soler
Lacan, l'inconscient réinventé

Paris, PUF, 2009, 246 p.

Karima Lazali

En introduction de son premier séminaire, *Les écrits techniques de Freud*, tenu en 1953 mais publié en 1975, Jacques Lacan formulait sa position de lecteur de Freud en ces termes : « Cet enseignement est un refus de tout système. Il découvre une pensée en mouvement [...]. La pensée de Freud est la plus perpétuellement ouverte à la révision. C'est une erreur de la réduire à des mots usés. Chaque notion y possède sa vie propre. C'est ce qu'on appelle précisément la dialectique. » Cette direction maintenue par Lacan tout au long de ses enseignements est celle-là même que Colette Soler emploie dans sa lecture de Lacan.

C'est avec une grande rigueur que l'auteur déplie de manière patiente tout au long de son ouvrage ce que Lacan a cerné de l'inconscient freudien. L'auteure (C. Soler) déplie les répercussions de cette trouvaille lacanienne tant sur le plan de la clinique que sur le plan politique, c'est-à-dire au niveau des effets d'une pratique sur la construction du lien social.

La psychanalyse dans sa dimension biface de théorie et de pratique se soutient d'une conception du sujet à partir de laquelle s'oriente une direction de la cure. Pourtant, comment penser le sujet de l'inconscient, alors que ce dernier est sans sujet ? À quel forçage, voire à quel leurre nous conduit tout travail nécessaire de théorisation, dès lors qu'il est rendu possible à la condition de réduire, voire d'effacer l'insaisissable, soit le sujet ? Comment la psychanalyse peut-elle en venir à travailler contre ce qui se révèle d'inédit dans la cure, à savoir « une vérité sans sujet » ? N'est-ce pas le meilleur moyen de participer de sa place de psychanalyste à l'écrasement du vif de tout travail de subjectivation ?

Colette Soler soulève dans cet ouvrage ces questions aussi fondamentales que scandaleuses concernant une certaine complaisance du psychanalyste envers le discours capitaliste et ses incidences. En effet, elle démontre en quoi une conception de la psychanalyse uniquement orientée par le sens et le déchiffrage repose sur une forme d'« horreur » de l'inconscient tel que Lacan a tenté de le cerner tout au long de son enseignement, pour en définitive le définir comme incernable. Ainsi, elle souligne comme anti-analytique une conduite de la cure qui irait dans le sens d'une défense contre l'émergence de l'inconscient réel et son insistance diabolique. L'auteur invite les psychanalystes à désormais se soutenir dans leurs pratiques de la « réinvention » lacanienne de l'inconscient freudien. Autrement dit, ne pas céder sur une conception de la cure qui produit et maintient ouverte la division du sujet. Sans cela, la cure analytique travaille contre sa visée de subjectivation. C'est en ce sens qu'une analyse qui substitue le sens à cet « insensé » qu'est l'inconscient, participe d'une certaine forclusion de la division du sujet, forclusion promue par le discours capitaliste.

Le dispositif de la cure est un montage fictionnel qui consiste à faire émerger ce qui reste d'indéchiffrable et d'hermétique au sens. Pour cela, la pratique de la parole et plus précisément ses tours et ses détours servent à accéder au sens pour aller vers son évidement, son naufrage, son ailleurs insensé. Est-ce à dire que cette direction de la cure est réglée au plus près de la construction de la subjectivité humaine ?

L'analysant poussé par la souffrance, qui est un effet de sa vérité subjective, vient à l'analyse dans une demande de sens en quelque sorte supplémentaire, alors que ses symptômes peuvent être lus comme une forme de saturation de sens (par la carence ou par l'excès). Ce que C. Soler nomme le « symptôme d'entrée » dans l'analyse se propose au départ comme un enchaînement de déterminations multiples et diverses. En d'autres termes, l'analysant n'a point besoin d'un analyste pour étoffer les divers sens contenus dans ses symptômes. Si l'analyse produit de l'« inédit » et pas seulement du « déjà là » (p. 20), souligne l'auteur, c'est bien parce qu'elle œuvre à faire émerger de l'indétermination, du contingent qui est sans cesse recouvert par « l'inconscient fantasme ». Ainsi se profile une définition du symptôme qui d'une part est l'expression de l'inconscient-fantasme, celui qui en appelle au déchiffrage et au plus de sens, et d'autre part, l'inconscient-réel, qui serait le « noyau » indéchiffrable du symptôme. Le symptôme comme véhicule de la vérité subjective du sujet est structuré par « un savoir sans sujet ».

C'est là tout le paradoxe à partir duquel l'analyste opère dans la cure. Car le transfert, en tant qu'il « suppose un sujet au savoir

attendu, est aussi une sorte de dénégation de l'inconscient, en tant que justement l'inconscient est « du savoir sans sujet » (Lacan) (p. 46). Le transfert, instrument de l'analyse, travaille aussi contre l'émergence de ce qui structure la subjectivité, son « noyau ». Alors comment accompagner l'analysant vers la trouvaille « d'un bout de savoir », tout en maintenant la direction du non savoir et de l'indétermination, c'est-à-dire de ce que l'auteur nomme l'ICSR ?

La réinvention de l'inconscient par Lacan impliquerait pour C. Soler cette conception de la psychanalyse. Bien entendu, là s'inscrit une rupture radicale avec la pratique des postfreudiens. « L'analyse orientée vers le réel » comporte des effets cliniques inédits. Est-ce à dire que l'inconscient supposé par le symptôme d'entrée dans l'analyse sert à faire écran à l'inconscient réel, *qui est un* reste non localisable ? Le symptôme pris dans l'analyse se supporte d'une béance, et C. Soler d'écrire : « D'un côté donc, un sujet qui court après la vérité, mais qui la rate car elle n'est jamais toute [...]. De l'autre côté, ce savoir qui se manifeste par son intrusion affectant l'être, mais qui n'est pas du sujet. La faille désigne là une impossible conjonction des impasses qui marquent les deux bords : d'un côté, disant la vérité je la rate ; de l'autre, l'inconscient réel est insubjectivable et inépuisable. » C'est pourquoi le psychanalyste qui cherche à faire de la théorie ne cesse de refermer l'ICSR et de se tenir dans un « inconscient-fantasme ». Nulle activité intellectuelle de pensée n'échappe au travail fantasmatique. D'ailleurs, c'est là que réside la grande finesse de l'auteur, qui tente de mettre au travail par son style ces deux dimensions de l'inconscient sans que l'une recouvre l'autre. On comprend donc notre difficulté à résumer dans une note de lecture le vif du propos de C. Soler, qui échappe à toute saisie d'ensemble. Il reste donc que la lecture de cet ouvrage par le singulier de chaque-un est incontournable pour se laisser traverser par ces deux dimensions.

« Une analyse orientée vers le Réel » comme « insensé » comporte un éclairage sur le symptôme produit à la fin de l'analyse. Pour C. Soler, les effets thérapeutiques de la cure entraînent un remaniement certain des symptômes d'« entrée dans l'analyse ». Pour autant, il en reste quelque chose qui est en quelque sorte vidé de sens mais dans lequel il s'agit de « s'y reconnaître ». L'auteure considère qu'il s'agit là « d'une identité de jouissance... qui répond au que suis-je d'entrée ? » (p. 105) Les effets thérapeutiques de la psychanalyse sont évidents dans la mesure où ils sont pensés non pas comme un effacement du symptôme, mais plutôt comme un remaniement du rapport du sujet à sa jouissance. Un trajet se dessine autour du symptôme entre l'entrée dans l'analyse et la sortie. Il est question de passer de la plainte et la souffrance occasionnées par les symptômes

de départ à la construction de ce que C. Soler nomme « un symptôme heureux » (p. 110). Ce symptôme de sortie viendrait en position d'« identité », sorte de style singulier construit en place de la « [...] solution qu'un inconscient se donne à la castration, qui, elle, est par contre un malheur universel ». Ainsi, le singulier rejoint l'universel à partir « d'une identité de séparation ». Telle est la manière dont l'auteur propose de penser le sinthome, et l'épineuse question de l'identité. Loin de réfuter ce terme sous prétexte qu'il ne s'agirait pas d'un concept de la psychanalyse, C. Soler le met au travail dans une pensée de la fabrication du lien social et du lien entre le corps et l'inconscient à partir du réel. Elle rappelle avec insistance que la psychanalyse n'est pas hors lien social et que le refus de cette inscription entraîne la participation complaisante du psychanalyste à la fabrication de sujets massifiés, privés de la corporéité du symptôme alors que ce dérangement (symptôme) est le lieu par excellence de résistance au politique.

Ainsi déplore-t-elle que de nombreux psychanalystes préfèrent se tenir dans une position de plainte et de nostalgie, maintenant à tout prix un modèle familial pour penser la cure et le sujet. Elle souligne que cette position les exclut du lien social et plus particulièrement de « la subjectivité de leur époque » (Lacan, rapporté par l'auteur p. 203). À défaut de réinventer à leur tour et avec chaque analysant les moyens permettant de produire « une identité de séparation », ils préfèrent se maintenir au plus près d'une morale normative qui va fondamentalement à l'encontre du travail analysant. C. Soler fait référence aux changements intervenus dans la conception de la famille, ainsi qu'aux diverses prises de position de nombreux psychanalystes orphelins de leurs propres modèles familiaux. Ce positionnement est-il un déni de l'inconscient réel, un refus ou alors une horreur qui frappe « le savoir sans sujet » ? Ce discours porté par des psychanalystes est-il le pendant symétrique du discours capitaliste, signant ainsi une complaisance sauvage et insue ? Cela est probable dans la mesure où il s'agirait de deux discours qui prônent une unique construction du lien social, dans un refus de considérer le symptôme (nœud de la subjectivité) comme étant un des rares lieux de résistance du sujet, en tant qu'insaisissable.

La marchandisation du discours psychanalytique participe grandement de cette massification des sujets que C. Soler nomme « le troupeau », qui se fabrique en disjoignant l'acte de la parole. Ainsi cette dernière est « rabattue sur son rôle d'exécutoire cathartique dont on attend seulement qu'elle tamponne les souffrances du consommateur-électeur » (p. 211). Cette idéologie de la parole qui s'entend dans le discours social témoigne d'un effacement de l'autre scène et se trouve souvent formulée en ces termes « allez, parler, ça va

vous faire du bien ». La parole se trouve réduite à un message, privée de son potentiel questionnant.

C. Soler relève comment les psychanalystes œuvrent à cette construction de l'homogénéisation à partir du moment où ils se veulent experts d'une version de la subjectivation résultant d'un modèle familial traditionnel. C'est méconnaître que si « l'inconscient est indestructible », il ne cesse de construire fictions, trouvailles et symptômes pour maintenir ouverte cette direction de l'« insensé », et que ce travail de l'« extime » est rebelle aux domptages éducatifs. « L'analyse orientée vers le Réel » conduit à ce que l'auteur qualifie de « clinique renouvelée », à l'inverse d'une clinique formée et normée dans laquelle le symptôme est un désordre à traiter pour à nouveau permettre l'homogénéisation du sujet.

En d'autres termes, elle invite les psychanalystes à accueillir, au un par un, les productions inédites de malaises et à leur donner lieu par le transfert, mais en maintenant un espace libre pour « ce qui ne cesse pas de s'écrire ». Si le symptôme a une portée politique, alors il revient à l'éthique de la psychanalyse de refuser les diverses formes de « forclusion du sujet ». Ainsi, soigner revient à laisser de l'ouvert et de l'indétermination « insensée » dans une société orientée par une clôture massifiante de la division.

L'ouvrage de C. Soler est une réflexion sur les enjeux de la cure analytique dans une société capitaliste. L'auteur se tient au plus près de l'invention de la catégorie du Réel par Lacan et de l'apport du nœud borroméen pour inscrire le nouage du politique et de l'éthique au cœur de la clinique. L'ouvrage se termine sur une invitation à entendre les propos subversifs des analysants car, dit-elle : « Le discours sur l'inconscient est un discours condamné, car il n'est pas de cohérence de discours auquel l'inconscient ne fasse la nique » (p. 231).